

Silencio ardiente

J'ai bâti des châteaux mentaux à partir de l'observation silencieuse d'un rayon de lumière et des particules illuminées. Les fondations d'un refuge, celles de la couleur et de la peinture.

Silence ardent, le silence cultivé.
Silence ardent, les mots non-dits.
Surtout ceux de mon enfance, qui
n'exprimaient pas la peur et la tension
qui me pesaient.

La couleur manifeste.

Mardi, j'ai discuté avec une amie de l'expression «silence ardent», d'où vient-il que ces deux mots apparemment contradictoires, sont unis. Silence ardent, d'une certaine manière, réunit la relation passionnée que j'entretiens avec le silence et reflète ma perception du monde en flammes.

Au cours de cette conversation, j'ai tracé mes sentiments, mes souvenirs d'enfance. J'étais silencieuse, je crois.

J'ai emporté avec moi la douleur de ma langue maternelle en quittant l'Argentine. Et j'ai cessé de parler espagnol, tant dans ma vie sociale que professionnelle. J'ai vécu en anglais et en français.

Avant, je pensais que le langage, les mots, étaient une limite pour moi, que j'étais incapable de m'exprimer par eux. Mais je le redécouvre, je me le réapproprie.

Les mots – en langue étrangère, et maintenant aussi en espagnol – sont comme des sculptures d'air. Les mots écrits sont des dessins, des tissages. Chacun a son propre poids, sa texture, sa matérialité. Peut-être

parce que le langage ne me vient pas naturellement, que chaque mot est un véritable « effort ? » pour exprimer mes pensées, mes émotions. Le son compte, le sens et la forme.

Une partie de mon travail artistique interroge l'usage social et politique du langage lorsqu'il est utilisé pour contrôler, manipuler ou mentir.

Silence ardent, tenter de nommer le cours du monde.

Silence ardent, le feu qui éteint chaque
être humain en temps de guerre.
Je pense à Etel Adnan, qui affirme que
la mort n'est jamais au pluriel.
Qu'il n'y a pas des millions de morts.
Qu'il arrive des millions de fois
que quelqu'un meure (du livre Sitt Marie-Rose).

Écrire en espagnol mobilise tout mon silence.

Avant de pouvoir me l'approprier, j'ai du me réconcilier avec lui. Ce processus a commencé lors d'un voyage dans la région de Cusco, au Pérou. J'y suis allée avec mon amie Beatriz, plus âgée que moi ; elle avait 49 ans, moi 26. Nous étions toutes deux parties pour panser une blessure profonde. Je me souviens d'une plaine verdoyante à la périphérie de la ville, un paysage austère. De l'herbe et des pierres. Il y avait des ruines – serait-ce celles de Tipón ou celles de Sacsayhuamán ?

Je cherche des images et des informations en ligne qui m'aident à me souvenir. Sur une photo, je vois la plaine verte qui entoure les murs de pierre de Sacsayhuamán, et je me dis que j'y ai marché. Seule.

Beatriz était près, même si nous marchions chacune de notre côté. L'endroit était immense.

Brise d'un mars ensoleillé. En marchant dans cette verdure, j'ai soudain compris que mon silence n'était pas seulement de la peur, mais aussi de la présence, de l'écoute, de l'ouverture – qu'il était profond et résidait dans mon corps. La réconciliation.

J'ai rêvé de cette phrase en français : « le langage sert aussi à dire ». Je me suis réveillé en la répétant dans ma tête. C'est évident, mais pas pour moi. Et quand je dis dire, je veux dire sincèrement.

Silence imposé.

Silence choisi.

Silence pratique.

Brûlant, la forêt.

Brûlant, un bar dans les montagnes.

Le passage à la nouvelle année
que les jeunes célèbrent en Suisse, le feu.

Des jeunes comme mes enfants.

Brûlante, la détonation,
sans pitié, par exemple à Gaza,

par exemple en Ukraine,

par exemple au Minnesota,

par exemple à Téhéran.

Des années plus tard, ici à Bruxelles, j'ai commencé à pratiquer zazen, une méditation silencieuse et immobile. Je poursuis cette quête, attentive aux vibrations, au moindre mouvement – à peine perceptible, un frémissement ou un séisme – qui m'habite et agite le monde.

Silencio ardiente

Construí castillos mentales a partir de la observación silenciosa de un rayo de luz y las partículas iluminadas. Los cimientos de un refugio, el del color y la pintura.

Silencio ardiente, el silencio practicado.
Silencio ardiente, las palabras calladas.
Sobre todo las de mi infancia que no dijeron
el miedo y la tensión que hacían presión en mí.

El color manifiesto.

El martes hablé con una amiga de "silencio ardiente", de dónde viene que estas dos palabras, a primera vista contradictorias, están juntas. Silencio ardiente, de cierta manera, reúne una forma apasionada de relacionarme con el silencio y dice de mi percepción del estado del mundo en llamas.

En la cita, tracé mi sentir, mis recuerdos de niña. Fui silenciosa, creo.

Transporté conmigo el dolor de mi lengua materna cuando me fui de la Argentina.

Y dejé de hablar castellano en lo social y en lo profesional. He vivido en inglés y en francés.

He pensado que el lenguaje con las palabras es un límite para mí, que soy incapaz de expresarme a través de ellas. Pero lo redescubro, lo rehabeto.

Las palabras -en idioma extranjero y ahora también en castellano- son como esculturas de aire. Las palabras

escritas son dibujos o tejidos. Cada una tiene su peso, una textura, una materialidad. Tal vez porque el lenguaje no me viene dado con fluidez, cada palabra es realmente un ¿esfuerzo? de expresar mi pensamiento o emoción. El sonido importa, el sentido y la forma.

Parte de mi trabajo artístico cuestiona el uso social y político del lenguaje cuando es usado para controlar, manipular o mentir.

Silencio ardiente, intentar nombrar el curso del mundo.

Silencio ardiente, el fuego que apaga
a cada persona en tiempos de guerra.

Pienso en Etel Adnan que declara
que la muerte no es jamás en plural.

Que no hay millones de muertos.

Que sucede que millones de veces
alguien muera (del libro Sitt Marie-Rose).

Escribir en castellano moviliza todo mi silencio.

Antes de poder apropiármelo tuve que reconciliarme con él. Parte de ese proceso comenzó en un viaje a la región de Cuzco, en Perú. Fui con mi amiga Beatriz, que era mayor que yo, ella tenía 49, yo 26. Las dos fuimos a sanar un dolor profundo. Recuerdo un llano verde a las afueras de la ciudad, un paisaje despojado. Césped y piedras. Había ruinas, ¿serían las de Tipón, las de Sacsayhuamán?

Busco imágenes y datos en internet que me ayuden a recordar. Veo en una foto el llano verde que rodea los muros de piedra de Sacsayhuamán que me hace pensar que por allí caminé. Sola.

Beatriz estaba cerca aunque cada una recorría por su lado. El sitio era enorme.

Brisa de un marzo soleado. Andando en este verde, tuve súbitamente la sensación de que mi silencio no era sólo miedo, sino también presencia, escucha, apertura, que era profundo y se situaba en el cuerpo. Reconciliación.

Soñé esta frase en francés "le langage sert aussi à dire". Me levanté repitiéndola en la cabeza.

Es una obviedad, pero no para mí. Y cuando digo decir, digo decir sincero.

Silencio impuesto.

Silencio elegido.

Silencio practicado.

Ardiente el bosque

Ardiente un bar en la montaña.

El pasaje al año nuevo

que jóvenes festejan en Suiza, incendio.

Jóvenes como mis hijos.

Ardiente la detonación,

sin piedad, por ejemplo en Gaza,

por ejemplo en Ucrania,

por ejemplo en Minesota,

por ejemplo en Teherán.

Años después, aquí en Bruselas comencé a practicar zazen, meditación inmóvil y silenciosa.

Sigo en esa búsqueda, atenta a las vibraciones, a cada movimiento -apenas perceptible, temblor o seísmo- que me habita y agita el mundo.